

Lamarre, Jules (1984) *L'aménagement d'un quartier et la raison du plus fort : l'exemple de la paroisse Saint-Sacrement de Québec*. Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et Documents de recherche no20, 171 p.

Jean Cimon

Volume 29, Number 78, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021759ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021759ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cimon, J. (1985). Review of [Lamarre, Jules (1984) *L'aménagement d'un quartier et la raison du plus fort : l'exemple de la paroisse Saint-Sacrement de Québec*. Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et Documents de recherche no20, 171 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 29(78), 454–455.
<https://doi.org/10.7202/021759ar>

LAMARRE, Jules (1984) *L'aménagement d'un quartier et la raison du plus fort: l'exemple de la paroisse Saint-Sacrement de Québec*. Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et Documents de recherche n° 20, 171 p.

Dans une langue élégante et concise, Jules Lamarre nous présente un essai disparate en trois parties d'inégale valeur. La première partie intitulée « La science comme leurre » pose des questions fort pertinentes sur le rôle de l'urbanisme dans l'aménagement d'un quartier et sur l'univers de l'urbaniste. L'auteur veut nous démontrer comment l'urbanisme peut servir de base idéologique incontestable à une minorité dominante pour imposer ses vues intéressées à la majorité dominée. En somme, l'auteur reprend l'analyse marxiste qui nous avait donné les remarquables essais sur Québec : *Une ville à vendre*.

Jules Lamarre a raison de répéter, après Fernand Dumont, que l'urbanisme est, au fond, la remise en question de toute une société. Lamarre a encore raison de citer Françoise Choay qui a écrit, il y a dix ans ou plus, cette phrase lapidaire et toujours actuelle : « Malgré les prétentions des théoriciens, l'aménagement des villes n'est pas l'objet d'une science rigoureuse. Bien plus : l'idée même d'un urbanisme scientifique est un des mythes de la société industrielle ».

J'ajouterais que l'urbanisme est un malentendu pathologique, une partie de ballon-volant entre décideurs politiques et urbanistes. Pour revenir à la thèse de Jules Lamarre, il semble que la première partie soit une introduction théorique à son sujet véritable, l'aménagement du quartier Saint-Sacrement, qui n'est abordé qu'à la page 53. Dommage que cette introduction soit alourdie par de trop longues et trop nombreuses citations : j'en ai compté 40 à l'intérieur de 45 pages de texte.

La deuxième partie intitulée : « L'émergence d'un milieu de vie » est de loin le chapitre le plus intéressant et le plus original de l'essai. Ses 67 pages illustrées par onze cartes et des documents d'archives sont remarquables. On y trouve un bonheur d'écriture qui laisse présager chez Jules Lamarre un talent certain d'essayiste et de polémiste. L'émergence du milieu de vie, c'est l'histoire de la paroisse Saint-Sacrement dont l'érection canonique date de 1921. À la périphérie ouest de la Haute-Ville, cette petite agglomération alors isolée s'est développée au cours des années vingt sous l'action simultanée, semble-t-il, de puissantes institutions cléricales et de quelques promoteurs-spéculeurs. Cette alliance de l'Église et du « Veau d'Or » était-elle le fruit du hasard ? Dommage que l'auteur n'ait pas approfondi cette hypothèse ! En effet, Jules Lamarre « déterre » quelques pistes de recherche qui auraient été passionnantes ; ainsi, le rôle joué par le magnat des affaires Rodolphe Forget qui aurait regroupé ses intérêts dans la région de Québec vers 1910, en formant un holding, la Quebec Railway, Light, Heat and Power. À cette époque où le boulevard Saint-Cyrille se rendait à peine à l'avenue Belvédère, le tramway de Rodolphe Forget se rendait au cœur du futur quartier Saint-Sacrement, le terminus étant situé à l'angle de l'avenue Marguerite-Bourgeoys et du chemin Sainte-Foy qui est, encore aujourd'hui, le « centre-ville » du quartier. Le « Merger » de Forget possédait, semble-t-il, de vastes terrains dans Saint-Sacrement et dans Saint-Malo, au pied de la côte Saint-Sacrement. Jules Lamarre cite Robert Rumilly qui raconte que le gouvernement fédéral a acheté au « Merger » de Sir Rodolphe Forget, vers 1910, un terrain situé au pied de la côte Saint-Sacrement, pour y loger les ateliers du Transcontinental. Le terrain payé 750 000\$ n'en valait que 150 000\$ d'après le journal *Le Soleil*.

Quel fut le rapport entre la ligne de tramway à travers champs et le développement du quartier Saint-Sacrement ? Pourquoi bâtir si loin de la ville de Québec d'alors ? Quel fut le rôle des institutions religieuses dans ce développement ? Les ambitions des spéculateurs laïques des années vingt ont-elles vraiment avorté ? Quel fut le rôle de l'Université Laval — son campus des Sciences du boulevard de l'Entente fut établi dans les années vingt — dans l'attribution d'un certain prestige ou statut social particulier conféré à ce quartier résidentiel isolé ? L'homogénéité sociale et économique de ce milieu de vie original s'est-elle estompée avec le vieillissement des premiers résidents ? Y a-t-il conflit des mentalités entre les nouveaux jeunes propriétaires de maisons et la population plus âgée qui vit dans les immeubles en hauteur du « Samuel-Holland » ? L'auteur, malgré des vues intéressantes, ne fait qu'effleurer des questions qu'il a le grand mérite de poser.

La troisième partie de l'essai est intitulée « La logique du pouvoir contre celle des habitants ». Ce chapitre-clé qui devait justifier le titre général de l'ouvrage est décevant. En effet, la thèse

voulant qu'une minorité manœuvre la majorité dans l'aménagement du quartier Saint-Sacrement est démontrée de façon peu convaincante et parfois contradictoire. Ainsi, si l'enquête faite lors de l'élection municipale de 1981 semble avoir démontré, selon l'auteur, que les jeunes ménages du quartier étaient indifférents à l'enjeu politique entre les deux partis municipaux, peut-on parler d'une majorité manipulée par une minorité ?

Jean CIMON
Ministère de l'Éducation
Gouvernement du Québec

BOURDIEU, P. (1984) *Homo Academicus*. Paris, Éditions de Minuit.

À l'exemple de Barthes en linguistique, Bourdieu applique les concepts et les méthodes sociologiques à différents objets : le musée d'art, la photographie, la communication, l'éducation... sans compter ses réflexions sur la sociologie, la pratique et le métier de sociologue. Le dernier livre de Bourdieu peut intéresser les géographes car il porte sur la « construction » des positions universitaires, sur les champs d'influence des facultés et des disciplines par rapport au « pouvoir ». L'espace universitaire est formé de différents champs où s'affrontent plusieurs pouvoirs spécifiques correspondant à des trajectoires sociales et scolaires de même qu'à des productions culturelles irréductibles, sinon incompatibles. Même si cet espace étudié est celui de l'Université française, les analyses et réflexions de l'auteur nous permettent de mieux comprendre le monde universitaire dans lequel nous nous inscrivons car « l'homo academicus » semble faire fi des limites, des frontières qu'on pourrait lui imposer.

Pour un géographe, ce qui est intéressant dans cet ouvrage tient à la place qu'occupe la discipline et la faculté à laquelle elle se rattache dans le champ universitaire. Avant de traiter ce sujet, précisons que le premier chapitre de l'ouvrage porte sur la « construction de l'objet ». Le sociologue peut-il comprendre objectivement le monde duquel il est partie ? Épreuve redoutable certes, à laquelle se soumet Bourdieu. C'est ainsi qu'il aborde les problèmes d'écriture, c'est-à-dire l'effort déployé pour transmettre la connaissance scientifique de l'objet. « Ainsi, le travail de construction de l'objet délimite un ensemble fini de propriétés pertinentes, instituées par hypothèses en variables efficaces, dont les variations sont associées aux variations du phénomène observé et il définit du même coup la population des individus construits, eux-mêmes caractérisés par la progression des degrés différents de ces propriétés ». Une fois situées ces opérations logiques, l'auteur aborde la notion de diagramme — plan qui permet de préciser diverses positions à l'intérieur du champ universitaire. Ces positions correspondent à des styles d'écriture. Les historiens, tout en se dotant des attributs obligés de la scientificité, se montrent très soucieux de leur écriture. Par contre, les géographes et les sociologues seraient à prime abord plus indifférents envers les qualités littéraires. Les géographes manifestent l'humilité des dispositions qui conviennent à leur position en s'exprimant dans un style neutre. Dans l'ordre de l'expression, ce style témoigne de l'abdication empiriste à laquelle ils se résignent la plupart du temps. Les sociologues trahissent souvent leur prétention à l'hégémonie en empruntant simultanément ou alternativement aux mathématiques, souvent utilisées comme signe extérieur de scientificité, ou à la philosophie, souvent réduite à des effets de lexique. Après l'étude de l'écriture qui touche au statut épistémologique du discours, Bourdieu aborde, dans le deuxième chapitre, l'évolution récente du système d'enseignement par le biais de celle des facultés.

À l'aide d'indices multiples, Bourdieu établit la distinction entre les facultés dominantes (médecine et droit) et les facultés dominées (sciences et lettres) au sein du champ universitaire et de celui du pouvoir. Cette opposition peut recevoir des contenus différents selon les champs. Ainsi, au sein des Facultés des lettres et des sciences humaines, on peut voir s'opposer « l'orthodoxie » des professeurs, c'est-à-dire de ceux qui sont passés par la voie royale du concours, et l'hérésie tempérée des chercheurs et des professionnels marginaux ou originaux qui sont souvent parvenus à la considération par des voies de traverse. De même, au sein des